

tel une jolie personne coiffée du voile des épousées.

— Le traître ! s'écria-t-elle, il se marie ! Cela prouve bien qu'il ne m'aimait pas.

— Si l'un de vous deux a trahi l'autre, lui dis-je, ce n'est pas le pauvre Geronimo, et, s'il ne t'aimait point, cela est fort heureux pour lui. Voudrais-tu qu'il restât garçon toute sa vie ?

— Je n'en serais pas fâchée.

Antonia sortit de l'église dans une rêverie profonde. Je pensai qu'elle faisait des réflexions sur sa folle conduite, mais je découvris bientôt qu'une nouvelle folie la tourmentait. Le soir, elle me pria sérieusement de la marier tout de suite, fût-ce avec un barcarole. Je lui imposai silence et la menaçai de la mettre au couvent. Il paraît que ce mot de couvent lui inspira une frayeur terrible et qu'on l'entendit gémir et pleurer pendant la nuit. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Antonia ne descendit point. Je l'envoyai appeler ; on vint me dire qu'elle n'était point dans sa chambre. Mes gens assuraient qu'ils ne l'avaient pas vue sortir. On trouva enfin une fenêtre du rez-de-chaussée ouverte ; les souliers d'Antonia, déposés au pied de cette fenêtre, éclaircissent mes doutes, car cette étrange fille saisissait toutes les occasions de courir sans chaussure avec un habillement de femme du peuple qu'elle s'était composé elle-même. Voici ce qui arrivait :

Nous étions au jour de l'Annonciation. Antonia, égarée par la crainte du couvent et l'envie de se marier, s'était souvenue de la cérémonie de l'Annonciade et de ses droits d'enfant trouvé. Elle avait pris la fuite, vêtue de son costume populaire. Par malheur, la sœur Sant'-Anna n'était pas à l'hospice quand elle y entra. Le cachet de plomb qu'Antonia portait encore à son cou lui servit à se faire reconnaître pour une trovatella. On lui permit de se ranger parmi les filles à marier, et lorsqu'elle parut dans la cour de l'hospice, les époux, frappés de sa beauté, applaudirent en s'écriant :

— Bénie soit la mère qui l'a mise dans la buca !

Tous voulaient avoir la charmante trovatella. Deux garçons lui jetèrent en même temps le mouchoir, l'un barbier à Fuori-di-Grotta, l'autre *macaronaro* à Portici. Une bataille en serait résultée si l'on n'eût apaisé les prétendants en laissant le choix à Antonia. Elle donna la préférence au petit barbier, et à midi tous les mariages furent célébrés à la fois dans l'église de l'Annonciade.

J'attendais à ma fenêtre, dans une anxiété cruelle, qu'on m'apportât des nouvelles de la fugitive, lorsque je vis deux calèches de place accourir au galop, remplies de lazzaroni, de cornemuses et de tambours de basque. C'étaient les époux, entourés de leurs amis, qui venaient me faire leurs soumissions. Antonia conduisait la troupe joyeuse.

Signora, me dit-elle, je n'oublierai jamais que vous m'avez aimée comme votre enfant ; mais je n'étais pas digne de tant d'honneur. Je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, incapable de me former aux bonnes manières, de suivre votre exemple et de répondre comme je le devrais à tous les soins que vous avez pris pour mon éducation. Je rentre dans le peuple en acceptant un mari de l'Annonciade, et quand je serai méchante ou jalouse, on ne s'en étonnera pas. Pardonnez-moi ma dernière sortise ; si j'en commets d'autres à présent, mon mari, qui est un homme robuste, saura bien me corriger à la façon de ses pareils.

La chose étant faite, il n'eût servi à rien de me mettre en colère. Je donnai quelques avis maternels à l'épousée, qui me promit d'avoir tou-

jours pour moi le respect d'une fille, et puis je l'embrassai en lui offrant un présent de noce. Une distribution aux conviés termina la séance. On remonta dans les voitures aux cris de vive la signora ! vive la reine des trovatelles ! et on s'en alla danser sous une treille.

Depuis ce jour, Antonia n'a plus connu le désœuvrement, véritable cause de ses fautes. Elle se lève de grand matin, travaille comme une bête de somme, et au bout de deux ans de mariage, elle est enceinte de son troisième enfant. Lorsqu'elle tourmente son mari, les querelles se terminent par des coups. Ces petits orages passagers sont des crises favorables après lesquelles Antonia devient douce comme un agneau. Quant à moi, j'en suis pour mes peines, mes bienfaits et mes frais de tendresse, dont la madone n'a pas voulu me récompenser, sans doute, hélas ! parce que je l'aurai offensée de quelque autre manière.

C'est ainsi que la dame napolitaine termina l'histoire de la fille de l'Annonciade.

À la fin du mois de mai, à mon retour de Sicile, je me trouvais un jour pour la seconde fois dans le village de Sorrente, et je ne pensais plus à la trovatella Antonia ni à son mariage pittoresque. Les âniers me persécutaient avec leurs offres de service. Autant j'aimais cette monture simple parmi les paisibles Siciliens, autant il me répugnait de m'en servir dans les environs de Naples, à cause des procédés impitoyables du *ciucciato* pour le malheureux serviteur qui lui gagne son pain. L'âne est le plus vertueux des domestiques, le plus modeste et le plus résigné ; on le paie de toutes ses belles qualités en l'assommant ; on l'accable de besogne et on le laisse mourir de faim. Avec la race de Caïn qui habite la terre, la patience, la douceur et la sobriété ne font qu'attirer les mauvais traitements les coups et la misère. Ma conscience n'était pas tranquille quand j'avais été cause de quelque iniquité à l'égard d'un animal. Cependant le nom de Meneghe, prononcé dans le groupe des âniers, réveilla mes souvenirs, et afin de parler à l'ancien amoureux d'Antonia, je montai sur son âne après avoir fait un marché avec lui pour aller déjeuner à Massa. Meneghe témoigna d'abord de la répugnance à revenir sur ses aventures, et j'en aurai bien, dans l'idée qu'il aimait encore sa maîtresse infidèle. La promesse d'un *regalio* lui délia la langue. Il me raconta ses amours d'une manière risible, à son point de vue de paysan. Je lui demandai si cette affaire lui avait laissé beaucoup de regrets, et il soupira sans vouloir répondre.

— Ce garçon-là, pensai-je, doit avoir le cœur sensible.

En arrivant à Massa, je déjeunai sous un berceau de vignes, tandis que Meneghe mangeait dans la cuisine de la *locanda*. Lorsque je revins d'une promenade à pied pour reprendre mon âne, je m'aperçus que la pauvre bête n'avait eu d'autre nourriture qu'un peu d'herbe sèche couverte de la poussière du chemin. Je reprochai à Meneghe sa négligence et sa cruauté.

— *Anzi*, me répondit-il, *a ben, fatto la co'azione* ; bah ! il a fait une bonne collation.

Je remontai sur l'âne avec la conscience agitée et de nouveaux doutes sur les bons sentiments du *ciucciato*.

— Ecoute-moi, lui dis-je tout en cheminant ; pourquoi ne te maries-tu pas ?

— *Gnor*, répondit-il dans son dialecte original, *non trovarro n'Antonia*.

— Tu ne trouveras pas une Antonia, c'est vrai ; mais que n'épouses-tu Angelica ?

Il leva les yeux au ciel, et fit claquer sa langue contre son palais, ce qui voulait dire non.

— Et pourquoi, repris-je, ne veux-tu pas te marier ?

Meneghe tenait à la main un bouquet de fleurs, il me l'offrit pour rompre l'entretien.

— Il faut me répondre, poursuivis-je ; est-ce que tu aimes encore Antonia ?

Meneghe saisit l'âne par la queue en poussant un cri sauvage, et l'infortuné animal fit une traite d'une lieue au galop, toujours harcelé par son maître. Je retournai ainsi promptement à Sorrente. Arrivé sur la place, je renouvelai mes questions.

— *Gnor*, répondit enfin Meneghe, *è fenutto peme*.

— Je te donnerai deux carlins de plus, lui dis-je alors, si tu me parles sincèrement ; pour quoi dis-tu que tout est fini pour toi ?

— *Pei ché trovarro na moglie, maje danaro e giubbettino colle sciure*. Parce que je trouverai bien une femme, mais jamais d'argent ni de gilet à fleurs.

C'était sa belle toilette qui lui tenait au cœur. Mes doutes étant suffisamment éclaircis, je laissai là ce misérable *ciucciato* pour aller voir la maison du Tasse.

PAUL DE MUSSET.

— Feuilleton du National.

Les Anglais dans l'Inde (1).

I.

Victor Jacquemont, et vingt autres voyageurs après lui, vous ont fait connaître dans ses détails la vie que mènent, dans les stations indiennes, les agents de la domination anglaise. Il n'a tenu qu'à vous de suivre, le long des haies de poiriers épineux et d'aloès, le palanquin où chemine endormi le commis de la compagnie ; de vous coucher sur les tapis de Mirzapore qui recouvrent le carreau de sa maison, et d'attendre là, protégé par un léger filet contre les mouches importunes, que la fraîcheur des nuits vous rende la libre disposition de vous même. Alors renaît la vie, paralysée jusque là par l'action dévorante du soleil. Les magnifiques jardins de chaque résidence, éclairés de feux mobiles, sont sillonnés par une multitude d'esclaves empressés. Le dîner, les houkas parfumés s'apprennent, et cependant les barouches, les britskas sont attelés. Mainte jolie Anglaise, aux cheveux blonds, au front pâle, au regard ennuyé, monte avec son mari dans ces équipages confortables qui les emportent aux courses de chevaux. En traversant la plaine, ils jettent un dédaigneux regard sur les groupes de *ryots* accroupis autour des feux, et qui préparent en chantant leur repas du soir, tandis qu'auprès d'eux des éléphants et des chameaux, attelés et chargés de fourrages, apparaissent au crépuscule comme de vagues fantômes. Le cri lointain des chakals et l'aspect de la ville indoue, dont on voit les mosquées et les pagodes se dessiner derrière une colline chargée de grands arbres, complètent ce curieux contraste.

Au retour de la course, le repas ; après le repas, le bal ; car il est bon de savoir que les Anglais, pour qui nous sommes autant de maîtres à danser, ont emporté la danse jusque sous ces climats brûlants, qui semblent la proscrire impérieusement. Ils dansent nonobstant la chaleur, et non pas sur des parquets élastiques et glissants, mais sur de lourds tapis peuplés d'insectes, chargés de poussière. Souvent ils n'ont pour orchestre que le tambour et le fifre du régiment campé autour du club où se donne la fête ; mais peu importe, ils dansent toujours, et avec frénésie, à la grande surprise des Hindous, qui sont étonnés de leur voir prendre tant de peine quand il y a dans les bazars tant de robustes danseurs et de jolies

(1) *L'Inde sous la domination anglaise*, par le baron Barchou de Penhoen, 2 vol. Paris, 1845. Comptoir des imprimeurs-unis.